

La république des lettres et l'écrivain dans la cité

Il est tout de même heureux que l'Algérie demeure une terre fertile en créativité littéraire. C'est ici dans ce pays au passé tourmenté et au présent désenchanté que souffle cycliquement le verbe vigoureux et sans concessions. A cela il y a une raison qui appartient au fait que des livres majeurs ont précédemment parlé sans fard de la douleur de la société et qu'ils l'ont décrite avec justesse dans son aliénation ravageuse. De cet héritage se dessina, peu à peu, une sorte de tradition littéraire quant à la manière d'appréhender le récit. En Algérie justement, celui-ci est rarement un exercice jubilatoire du talent mais un devoir grave par sa tonalité et sérieux dans ce qu'il s'efforce d'énoncer et de dénoncer surtout. En cette saison des livres, c'est notamment grâce à l'opus de Kamel Daoud que se perpétue ce courant typiquement «algérieniste». Avant lui, il y eut, entre autres, Boualem Sansal et Nina Bouraoui, lesquels, sur un mode différent de l'introspection de «l'Arabe» dans *Meursault contre-enquête*, décrivent la désolation qu'inspire le pays réel. «Ma terre s'en va, écrit Bouraoui, je deviens un corps sans terre». Alors que Sansal annonce d'autres ruptures dans son roman intitulé *Harraga*. La noirceur totale de la littérature algérienne des 20 dernières années n'est-elle pas symptomatique de la morosité, voire du désespoir qui accable le pays ? Dans cette contrée des paradoxes, ceux qui confisquent les pouvoirs s'usent moins vite que les sujets... de la république. Globalement, l'on retrouve dans la plupart des fictions romanesques cette thématique de la terre blessée et de l'Algérien désorienté et vaincu par tant d'iniquités.

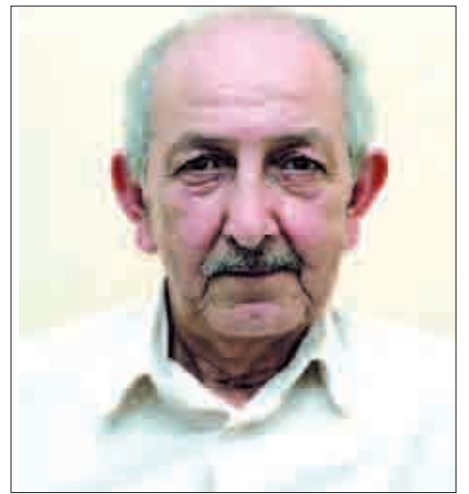
«Même le souffle épique de Novembre 1954 s'est éteint et son souvenir aussi semble s'être perdu», écrivait un critique il y a une dizaine d'années. Pourtant, la grande geste d'un peuple, dont on s'apprête à célébrer le soixantième anniversaire, n'avait-elle pas inspiré de talentueux prosateurs et de sublimes poètes dont les œuvres survécurent à tous les enfouissements ? Textes qui témoignent encore de nos jours d'une grandeur, perdue hélas.

Kateb Yacine fut certainement le plus représentatif de cette génération d'auteurs. Charnellement patriote, il se fit publiciste et journaliste sans pour autant verser dans la connivence politicienne. Exemple par son tempétueux affranchissement vis-à-vis de l'establishment politique, il devint un modèle à bon nombre d'écrivains de la seconde génération. Autant dire que si l'écriture parvient à survivre encore à l'inquisition, même rampante, elle le doit pour l'essentiel à une sorte d'émancipation entêtée de quelques écrivains talentueux. Et c'est peut-être cela qui constitue le véritable testament de l'auteur du *Cadavre encerclé*. Celui que fructifie avec bonheur cette nouvelle littérature flamboyante dans sa facture et néanmoins réfractaire à la flagornerie honorée. La filiation nous paraît évidente à la lecture sans pour autant qu'elle soit assumée clairement par les auteurs. Pourtant, elle a pour «ancêtre» féroce le géniteur onirique de *Nedjma*, le sculpteur du monologue du «vautour» et le porte-parole de l'éternel «cadavre».

Celui qui fut durant un quart de siècle (1962-1989) la conscience des lettres nationales et en même temps le cauchemar des pouvoirs politiques

n'avait jamais eu de cesse de rudoyer par son théâtre la concussion au sein de l'appareil d'Etat et les petits arrangements politiques qui ont fini par altérer la confiance de la société. Son théâtre notamment a servi de détonateur oral à son œuvre. «Explorateur des abîmes et scrutateur des horizons», c'est ainsi qu'il définissait le rôle de l'écrivain algérien en 1959 avant d'étayer la formule en s'attachant sur, à la fois, l'outil linguistique de sa vocation et le sens de son combat.

«S'il (l'écrivain) écrit en français – disait-il – il n'est pas coupé, pour autant, de sa langue maternelle. Sa situation entre deux lignes de feu l'oblige à inventer, à improviser, à innover, à retrouver sa voix perdue dans le fracas des armes et à s'offrir en cible parmi les frères ennemis (...) Il avance comme un visionnaire. Il sent en lui la déchirure et cependant il entrevoit déjà la confluence. Il sait aveuglément que l'Algérie est un creuset où s'élabore une nation sans pareille qui préfigure dans ses charniers toute une humanité à venir. Les yeux fermés, il peut s'imaginer dans les replis de l'Aurès, sur les hauteurs du Djurdjura, de crête en crête, de village en village, toute une infinité de républiques, bien plus réelles que l'on croit. (...) Les missionnaires d'empires venus en Algérie au nom de Rome, de l'Islam ou de la France n'ont pas manqué de caresser ce rêve : intégrer l'Algérie à leurs systèmes contradictoires. Et que s'est-il passé ? Il s'est passé que nous avons assimilé nos assimilateurs. Ma génération et celles encore plus ardentes qui ont pris place au combat, le plus souvent à l'âge tendre, ne seront jamais mûres pour «l'interac-



Par Boubakeur Hamidechi
boubakeur.hamidechi@yahoo.fr

tion des âmes» ce sénile euphémisme de pieux théoriciens en uniformes (...) Enfin si l'écrivain est «l'ingénieur des âmes», ma mission est de vous dire, Messieurs les «missionnaires», qu'il n'y a rien en nous à intégrer. Tout ce qui reste en Algérie, après toutes les agressions, c'est l'ironique intégrité de nos montagnes» (in la revue *Témoignage Chrétien*. Avril 1959).

De nos jours, il nous a semblé, jusque-là, difficile de croiser, à travers la lecture, un talent aussi lumineux porter l'amplitude du procès qu'il instruit. Mais semble-t-il, les «choses» commencent à changer, car il ne faut jamais désespérer de la littérature surtout lorsqu'on a fini de se délecter à la lecture de la «contre-enquête» de Kamel Daoud.

B. H.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

hlaalam@gmail.com
@hakimlaalam

Le coup de folie d'un député !

FLN. Des députés frondeurs veulent la tête de Saâdani. Faut vraiment être tordu pour vouloir sa...

... tête !

J'ai appris qu'un député avait proposé une énième fois l'institution d'un impôt sur la fortune et qu'une «énième-énième» fois, la noble Assemblée qui nous représente malgré nous a rejeté cette proposition. Je voudrais connaître l'identité de ce député qui a osé une telle proposition. Savoir s'il a agi seul. S'il est en groupe. Si ce groupe est identifié. S'il a agi seul, ou même en groupe, demander aux services de police dont dépend la gestion sécuritaire de l'APN de lui faire passer des tests aux produits dits «actifs». Drogues douces. Ou plutôt drogues dures dans son cas de figure. On peut aussi solliciter les services de santé, demander, malgré le secret médical, à consulter le dossier du sieur. Je sais qu'en théorie, ça ne se fait pas, c'est du domaine de la personne et de la vie privée, mais il y a des cas de force majeure. Et c'en est un présentement. Sinon, je ne vois comment, sans prendre de substances illicites hallucinatoires, on peut venir en 2014, ère hégirienne de la Ch'kara Reine, vouloir mettre en place un impôt sur la fortune. A ce propos, cette anecdote que me raconte un ami policier travaillant dans l'un des principaux aéroports du pays et portant le nom d'un président de la République défunt. Vous voyez, je noie le pois-

son pour brouiller les... pistes. Cet ami me raconte donc qu'avant, mais ça, c'était avant, les procédures VIP, les accompagnements de confort de personnalités s'appliquaient généralement aux walis, aux grands commis de l'Etat, aux personnalités connues de tous. Aujourd'hui, ces mêmes procédures se sont étendues, pour devenir en quasi-majorité appliquées aux «businessmen», aux «hommes d'affaires», aux fortunes qui ont éclos dès 1999. La Ch'kara est devenue le synonyme de laissez-passer, de sésame miracle pour ces nouvelles stars de la vie algérienne. N'oublions jamais que le «premier parti du pays» a vu le mode de désignation de ses grosses pointures dépendre sous Belkhadem du sachet noir et de la compteuse de billets. N'oublions pas, plus près de nous, pourquoi Saâdani est présentement en France. Pas pour y donner un concert, assurément. Dans ce contexte archi-friqué, dans cette jungle où les lions se jangent aux biceps de leurs comptes en banque et à la taille des coffres où ils entassent les liasses de bifetons, je trouve irréel, limite fantasmagorique de proposer un impôt sur la fortune. Et je souhaite sincèrement une bonne prise en charge psychologique au profit de ce député délirant. Qu'il guérisse vite et revienne parmi nous, en prise avec le principe de réalité. De réalité algérienne, bien sûr ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

